

hebdomaque



Le grec
Yannis
Psychopedis



BIENNALE DE PARIS

les signes du conformisme

Loin de préfigurer des œuvres à venir, la Biennale de Paris s'enlise dans la « peinture-peinture »

L'AMBITION de la Biennale de Paris (1), son originalité aussi, est d'imposer aux participants une limite d'âge (35 ans) pour rendre compte de l'art en train de se faire. Aussi ne se veut-elle pas célébrative. Une commission internationale et un large réseau de correspondants (150 personnes en tout) jouent les têtes chercheuses pour dénicher dans quelque 25 pays les jeunes talents dont le travail préfigure de grandes œuvres à venir. Il s'agit donc, strictement, d'avant-garde, de prospective.

Avec cette dixième Biennale pourtant s'est émoussé ce que cette manifestation pouvait avoir de provocateur. S'adressant à un public d'initiés, il s'agit maintenant d'un rituel où les marchands cherchent de nouvelles « valeurs » pour un marché avide de nouveautés. La timidité des manifestations annexes, qui pourraient élargir son public, circonscrit la Biennale aux seuls Musées d'Art mo-

derne, plus par manque de moyens que par manque d'imagination. Pourtant, c'est bien sur la place publique que le débat ouvert par de telles expositions deviendrait passionnant. Car, si l'on peut à l'infini discuter des choix des organisateurs, de la place faite à telle ou telle tendance, des partis pris historiques choisis, des références élues envers tel ou tel « maître », par exemple Matisse ou Duchamp, plutôt que d'autres, et surtout, peut-être, des pays représentés par les artistes invités (il n'y a plus, à proprement parler, de représentations « nationales »), l'important serait de mesurer l'impact de ces nouvelles pratiques artistiques sur la vie quotidienne.

Malgré toutes les « audaces » de ces jeunes artistes, nous respirons l'air confiné du musée, à la Biennale tout autant que dans d'autres institutions qui se proposent de promouvoir l'avant-garde comme s'il s'agissait de l'activité d'un « club » si ce n'est d'une élite, d'une confrérie avec ses chapelles, ses coteries et ses luttes mesquines.

La large place faite à la vidéo n'apporte rien à l'exposition organisée il y a plus de deux ans dans ce même musée par l'ARC, si ce n'est qu'elle confirme les laborieux balbutiements d'une technique d'avant-

garde loin d'être libérée des impondérables économiques et financiers. La subtile différence entre « vidéo-sculpture » et « vidéo-film », l'une où le spectateur serait actif et l'autre où il serait passif, pourrait n'être encore qu'un jeu de mots qui, en attendant confirmation par les faits, réfère une technique nouvelle à des techniques traditionnelles : le prix qu'il faut payer les lettres de noblesse !

L'œuvre la plus spectaculaire de la Biennale, sur l'esplanade néo-classique du musée, est un réseau de câbles tendus entre les colonnes, d'où retombent une série d'énormes fils à plomb, dû à l'américain d'origine yougoslave Yuri Schweiler. Il est dommage que l'an dernier, jour pour jour, dans des proportions il est vrai plus modestes, nous ayons déjà pu voir à l'intérieur du musée de nombreuses constructions virtuelles du même genre de l'allemand Klaus Rinke, célébré avec faste, cet été, à la Documenta de Kassel.

L'incantatoire « peinture-peinture » continue, avec une rare constance, qui n'est peut-être que conformisme, de représenter la nouvelle peinture, à l'exclusion de toute autre forme. Comme si, depuis 68, en ce domaine, rien ne s'était passé. Sont regroupés là des peintres plus ou moins émules de « support-sur-face »,